



HAL
open science

La déformation sociale du temps est un défi pour nos institutions

Renaud Vignes

► **To cite this version:**

Renaud Vignes. La déformation sociale du temps est un défi pour nos institutions. 2018. hal-01817042v1

HAL Id: hal-01817042

<https://amu.hal.science/hal-01817042v1>

Preprint submitted on 18 Jun 2018 (v1), last revised 19 Nov 2018 (v3)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La déformation sociale du temps est un défi pour nos institutions

Renaud Vignes - IUT d'Aix-en-Provence

Nous manquons de temps. Au cœur de ce constat, il y a deux grands phénomènes. Le premier est économique. Il a été décrit par [Gary Becker](#). Avec lui, le temps apparaît comme un actif économique, un capital fini amené à devenir de plus en plus rare. Le deuxième est d'ordre sociologique et a été développé par [Hartmut Rosa](#) qui propose de relire l'histoire moderne à l'aune du concept d'accélération sociale. Ces deux phénomènes se renforcent l'un l'autre. Plus nos sociétés accélèrent, plus notre capital-temps se raréfie et prend de la valeur. Cette combinaison forme un processus d'une puissance inouïe qui se situe au cœur du grand bouleversement de nos sociétés. Et c'est la possibilité même de l'action politique dans sa capacité à transformer l'ordre des choses qui est défiée.

Avec Gary Becker, le temps devient un input comme un autre

Dans le modèle néoclassique, le consommateur cherche à maximiser son utilité : $U(x, y)$ en tenant compte des prix respectifs de chaque bien p_x et p_y et de son revenu R . Or, dans sa "nouvelle théorie du consommateur", Becker nous indique que ce que cherche en réalité cet agent c'est une "production" optimale de satisfaction. Il devient donc un producteur qui, pour produire les satisfactions qu'il recherche, va combiner des biens et services (x et y), ainsi qu'une autre ressource jusqu'ici ignorée par la théorie économique : le temps. A chaque bien de consommation est donc attachée une fonction de production par exemple pour le bien x : $Q_x = f(x, t)$, la quantité de satisfaction produite sera fonction de la quantité consommée du bien x et de la quantité de temps t mise en œuvre.

Le consommateur/producteur a le choix entre acheter plus de biens ou utiliser plus de temps. Il va donc être amené à comparer les prix de chacun. Le prix des biens est déterminé sur le marché des biens. Pour le prix du temps, Becker affirme qu'il est mesuré par le taux de salaire. Ainsi, il pourra obtenir une même satisfaction en combinant différentes combinaisons temps-dépenses en fonction des prix relatifs des biens et du temps. C'est le principe des courbes d'indifférence bien connu des économistes. Dans cette analyse, l'augmentation du salaire fait augmenter le prix du temps. Celle-ci va donc entraîner un déplacement de l'activité des productions à base de temps (inviter ses amis à la maison par exemple), vers des productions à base de dépenses (aller au restaurant).

Depuis que le modèle [technocapitaliste](#) s'est déployé dans les pays occidentaux les salaires de la grande majorité des travailleurs n'ont que très peu augmenté. En conséquence le prix du temps n'aurait pas dû bouger. Or, et comme le prévoyait Becker, la valeur relative du temps augmente effectivement. De fait, cette substitution temps/dépenses s'explique par le fait que c'est le prix des produits qui baisse et non celui du travail qui augmente. Le consommateur/producteur, pour maximiser son volume global de satisfactions, cherchera donc bien à réaliser ses préférences par des moyens nécessitant moins d'inputs temps. La plupart des produits que nous consommons aujourd'hui, correspondent ainsi à une politique d'économie de temps. L'augmentation de la valeur de notre capital-temps explique en grande partie la croissance des pays occidentaux. C'est pourquoi, le capital-temps devient un véritable enjeu pour le processus technocapitaliste qui va donc chercher à s'en emparer.

En 2004, Patrick Le Lay (PDG de TF1 à l'époque) fait scandale lorsqu'il déclare : « *Ce que nous vendons à Coca Cola, c'est du temps de cerveau disponible* ». Aujourd'hui, il apparaîtrait comme un visionnaire. Avant tout le monde, il a compris que l'une des grandes sources de profit de la nouvelle économie sera la transformation du temps disponible en dépense. Dans le monde technocapitaliste, les produits sont de plus en plus fournis gratuitement en échange de quelques secondes d'attention de la part de l'utilisateur. Il faut donc que ces quelques secondes soient très efficaces. C'est au sein du [Persuasive Tech Lab](#) que se développent les recherches les plus avancées dans ce que l'on appelle

le domaine de la captologie. Grâce à ces travaux, le système technocapitaliste a pu développer des techniques de persuasion qui orientent l'individu vers un comportement marchand. Comme les chimistes des cigarettiers étaient payés pour rendre les fumeurs de plus en plus dépendants, des milliers de chercheurs et d'ingénieurs le sont pour transformer notre temps en un actif valorisable. Ainsi, à côté du nouveau marché des données, se crée le marché du temps. Et ce sont les mêmes acteurs qui s'emploient à le dominer.

L'accélération du temps est devenue indispensable à la croissance

Dans son livre *Accélération*, Hartmut Rosa pose comme hypothèse que notre modèle économique impose un cadre social basé sur le principe d'accélération et que cette accélération transforme en profondeur nos sociétés. Pour lui, le système ne peut se contenter d'une vitesse constante. Compte tenu du ralentissement de la croissance démographique et de la productivité, nombre d'économistes expliquent que le monde doit se préparer à vivre avec une croissance voisine de 1% - 1,5% par an. Mais, à l'évidence, ce sont des taux difficilement compatibles avec le projet technocapitaliste. Celui-ci a besoin de rendement du capital bien supérieur (la fameuse inégalité $r > g$ de [Thomas Picketty](#)). Et c'est là que l'accélération apparaît comme la solution. Il faut une diffusion plus rapide et plus massive des nouveautés technologiques. Pour accélérer les comportements d'achat il faut rendre inutiles les anciens produits. Pour pouvoir prêter toujours plus à des taux toujours plus bas, on va accélérer la vitesse de circulation des titres financiers. Ce principe d'accélération dessine aussi une nouvelle forme d'organisation économique. L'entreprise qui a de l'avenir est celle qui sera portée par les valeurs de l'entrepreneuriat : l'agilité, l'appât du gain rapide, la mobilité et le changement permanent. Lorsque John Chambers, ancien PdG de Cisco déclare : " *Dans le monde d'aujourd'hui, ce n'est pas le gros qui mange le petit, mais le rapide qui dévore le lent* ", il nous indique que le temps constitue l'avantage concurrentiel décisif, la rapidité d'action est survalorisée. On ne demande plus à un collaborateur du travail bien fait, d'aller au fond des choses. Ce qu'on exige de sa part est qu'il aille de plus en plus vite.

De nos jours, c'est à l'ensemble de nos sociétés que l'on demande d'accélérer. Le grand modèle porté par les dirigeants du monde entier est celui de la start-up censée représenter ce qui se fait de plus efficace en matière d'adaptation à un monde en accélération permanente. A tel point que l'on se plait à imaginer la France devenir une "start up nation". Or, au niveau d'une nation, il n'est pas sûr que accélération rime avec société harmonieuse et inclusive. Avec la montée en puissance de nouveaux modèles économiques, nous assistons surtout à une transformation des marchés qui, d'un côté, permettent au gagnant de les emporter en totalité et, de l'autre, conduisent à une précarisation des emplois de travailleurs devenus prétendument indépendants avec, à la clé, un creusement des inégalités et un délitement de la classe moyenne. Le modèle de la start up est symbolique du principe d'accélération qui caractérise notre monde. Cette vision s'appuie sur l'idée que le temps du droit, du politique, du social est lui aussi capable d'accélérer. Cette idée revient à ignorer, voire à remettre en cause, le rôle des institutions démocratiques et sociales qui, par nature procède d'une autre temporalité.

L'accélération sociale nous fait entrer dans un monde liquide

La dynamique qui s'opère sur le marché des qualifications est une parfaite illustration des conséquences sociales de ce phénomène. L'accélération des rythmes économiques, des progrès technologiques, de la complexité des systèmes imposent un accroissement de plus en plus rapide de la demande de qualification. L'offre de qualification qui relève d'un processus de formation / adaptation beaucoup plus lent a de plus en plus de mal à suivre. C'est pourquoi le système technocapitaliste est inégalitaire par nature. Sur les marchés où le niveau de qualification est élevé, nous sommes dans une situation de demande excédentaire. En conséquence les revenus ont tendance à augmenter. Par contre, sur le marché des faibles qualifications, c'est l'offre qui est structurellement excédentaire et cet écart est amené à grandir par le simple phénomène de

l'accélération du progrès technique. Devant l'abondance de l'offre à faible qualification les salaires vont rester stables voire baisser.

L'accélération des rythmes du changement change notre vie sociale. Dans un mode de vie accéléré, il devient difficile de construire de véritables relations. Les individus se contentent de naviguer au gré des opportunités qui s'offrent à eux. [Zygmunt Bauman](#) constate que nos sociétés se caractérisent par la disparition des permanences. Comme l'eau d'une rivière, nos sociétés se transforment continuellement. C'est pourquoi il propose de les qualifier de « sociétés liquides ». Dans celles-ci, les relations sociales sont de plus en plus impalpables et improbables. L'Etat devient modérateur d'une société ultraconcurrentielle où les liens sont intéressés et les alliances de court terme. Ce que Bauman nomme la « modernité liquide » correspond ainsi à notre mode d'existence insaisissable et atomisé.

Chaque révolution industrielle s'est accompagnée d'une accélération. Au Moyen-Âge, le temps se décomptait en semaines, en jours. L'apparition de la modernité au 19ème et 20ème siècles s'accompagne de mesures en minutes, en secondes. Aujourd'hui, la mesure du temps c'est la nano seconde. A cette vitesse, le pouvoir politique est pris par un système qui décide à sa place. Nous le savons pour ce qui concerne les marchés financiers. Mais le problème est bien plus général. L'Etat n'est plus qu'une machine à suivre ce que le marché dit. Dans ce sens, la déformation sociale du temps est l'un des tout premiers facteurs explicatifs de l'impuissance du politique.